

# LA VIE LITTÉRAIRE

## M. Francis Vielé-Griffin

Par LEON BOCQUET

L'Académie royale de langue et de littérature françaises de Bruxelles vient d'être, ainsi que *Figaro* l'a annoncé, en qualité de membre actif, le poète Francis Vielé-Griffin, de nationalité américaine.

M. Francis Vielé-Griffin avait les meilleurs droits du monde et les titres les plus certains, en dehors de son génie lyrique, pour être accueilli par la jeune et illustre Académie de Belgique.

En effet, l'article 3 de l'arrêté royal du 29 août 1929 qui a institué la Compagnie dispose ce qui suit : « Les membres étrangers sont choisis parmi les personnalités qui ont contribué à l'illustration de la langue française. Leur nombre ne dépassera pas dix. »

Or, on sait par les précédents que l'ambition, flétrissée pour nous, de l'Académie est de grouper à côté des poètes, prosateurs et philologues autochtones, les écrivains fameux qui, n'étant pas de nationalité française ou belge, représentent hors frontières l'honneur des lettres de notre pays et témoignent au dehors, par leur exemple et leur œuvre, de l'excellence et de l'universalité de notre culture.

Or, M. Vielé-Griffin est né en 1864 à Norfolk (Virginie), son père, le général Egbert-Louis Vielé, commandant des forces de l'Union, avait établi son état-major pendant la guerre de Sécession. Arrivé en France, dès l'âge de huit ans, le nouvel académicien fit à Paris toutes ses études et reçut dans la capitale une éducation, non point calquée sur les méthodes de formation anglo-saxonne, mais exclusivement française. Et, depuis 1886, époque où à côté de M. Henri de Régnier, il faisait ses débuts dans le symbolisme naissant avec son premier volume de poèmes *Cueille d'Avenir*, M. Francis Vielé-Griffin n'a cessé d'être une vedette de l'école et de fournir, par de nombreux ouvrages de pur lyrisme, une éclatante propagation à la haute littérature de sa patrie adoptive.

La patrie de ses ancêtres aussi d'ailleurs, il est, en effet, curieux d'observer que M. Francis Vielé-Griffin est de souche française, authentiquement et dûment française, par ses ascendants paternels aussi bien que maternels. Les archives de la famille du poète attestent que, sous Henri III, vicaire à Lyon, la ville mystique, Arnault Vielé, qui avait embrassé le parti huguenot et que les troubles religieux contraignirent à s'exiler en Hollande comme tant d'autres de ses coreligionnaires. Des Pays-Bas, il se réfugia dans la Nouvelle-Amsterdam (New-York). Là, il épousa Marie du Thieux, fille de Philippe, de noblesse wallonne, comme Arnault, protestant et comme lui exilé. Ce Philippe de Thieux, précisément, était originaire de Roubaix. Il était lui-même marié à une de ses compatriotes des Flandres, Jacqueline Noiret, apparentée à la robuste et ancienne bourgeoise de Lille.

« Plusieurs Vielé, a écrit quelque part M. Antoine Orlac, — qui le premier a dessiné dans ses ramifications séculaires l'arbre généalogique du poète, — épousèrent des filles des descendants des huguenots. » Aussi dans la lignée féminine rencontre-t-on des patronymes qui sonnent aux oreilles comme spécifiquement nordiques, voireillois : les Lefort, Frère, Clout, Dumont, Hennion, de Villers.

Par ailleurs, du côté maternel, Thérèse Kampfel, elle-même née à Lille, vécut à Paris où elle se maria. Et c'est ainsi que Joseph Sands se trouve être le bisain du poète. Dans cette lignée paternelle, on n'est pas médiocrement surpris de rencontrer, en outre, un poète d'inspiration gréco-latine qui porte un nom rendu célèbre par l'helléniste Guillaume Budé. Ce poète-là et quelques autres personnes de sa parenté avaient vécu leur vie d'humanistes en

Touraine aussi bien que le poète des *Voix d'Azur* qui, depuis des ans, a situé sa résidence d'été dans le beau jardin de France et de René Boylesve.

Voilà qui paraît propre à détruire cette sottise légendaire d'un symbolisme, qualité trop longtemps d'importation anglo-saxonne et, dès lors, suspect par ses origines ou du moins hostile en ses innovations au sens, au goût et à la mesure qui sont les dons innés de notre race. Ainsi s'explique mieux, en revanche, que M. Francis Vielé-Griffin a pu être appelé d'un nom qui lui octroie un blason régionaliste aux armes d'une de nos plus magnifiques provinces : le poète de la douceur et spirituelle Touraine : une lys sur champ d'or ou d'azur.

« Nul chanteur du terroir n'a su comme celui-ci, dans divers recueils et en particulier dans *L'Amour sacré*, exalter la grâce tourangelles d'une aube printanière :

*Sur le pourpre royal qui va de Cisse en Loire,  
Entre les papillons bleus comme des loires,  
Où moi qui chante occroche ses vents pannon d'espair,*

C'est quand il décrit la chevauchée virginnale, non plus d'Ydéis ou de Wieland, mais de sainte Jeanne, celle qui vint de Lorraine.

*Cueillir les lys de France au fleuve de Touraine.*

Nul n'a su, comme ce poète venu d'un autre continent, exprimer le charme des saisons successives et les fêtes de la nature dans ce pays où :

*La lente Loire passe altière et, d'île en île,  
Noue et dénoue au loin son bleu ruban moiré.*

Qu'on ne s' imagine point, toutefois, d'après ces quelques citations, avoir affaire à un lyrisme habile aux jeux réguliers du vieil alexandrin. On se tromperait fort, encore que son livre de début n'annonce point la position militante que M. Francis Vielé-Griffin a prise dans le symbolisme vers-libriste et la défense et illustration d'une technique où s'exercent diversément Emile Verhaeren et MM. Henri de Régnier, Albert Moquet et Gustave Kahn. Bien sûr, M. Francis Vielé-Griffin a revendiqué pour le poète la nécessité de créer ou plutôt de se créer un mode d'expression individuel qui, au gré de l'inspiration, ne fût asservi à aucune discipline ou rhétorique usuelle. Il estime, en effet, que l'art des vers, au lieu d'être statique, renferme ses forces en quelque sorte moléculaires et que s'il vit, certes, de tradition, il vit surtout d'évolution, demeurant ainsi en puissance de perpétuelle transformation.

Le grand souci, on dirait presque l'unique souci, de M. Vielé-Griffin a été d'être, aussi bien dans la forme que dans l'essence de ses poèmes, en métrique comme en pensée, absolument personnel et original. Qu'ilte, à cause de cela peut-être, à voir retarder son heure de gloire. Ça été son orgueil de toujours, d'être lui-même, simplement et sincèrement lui-même. On peut l'en croire, il l'a écrit :

*De moi-même suis fier, malgré les heures d'impasse,  
Essaie d'être toi, puisque tu resales toi,  
Tel qui n'est pas tributaire quelque réminiscence,  
Cherche la plagiat qui t'en fait imposer.*

Sa manière peut déconcerter la routine poétique et le classicisme artificiel, mais il faut convenir de la richesse et de la variété constante de son œuvre, des nuances délicates de sa sensibilité discursive, de la souplesse ondoyante de son rythme. Ce rythme suit l'harmonie des idées doucement voilées, se modèle sur l'émotion intime et s'insinue au souvenir par des images complexes :

*Avais contre les garbes chantées  
J'ai chanté bas pour moi-même.  
Cela qui résonne  
En poëche en saut,  
Qui ne labourait et qui ne sèment,  
Glissant la tête selon l'accueil.*

*Et j'ai chanté plus bas encore  
Le pain et l'ombre de la nuit  
Boutiques et muses et telle qu'on s'écrit  
Dire qu'on a fait et pour quelles causes,  
Et qu'on mourait seul et sans révolte  
D'abord semé et sans récolte.  
— In évanescence et l'océan qui morte ;  
— Tel qui mourrait en l'a fait,  
La fait faisaient se bouche acerbe.*

M. Francis Vielé-Griffin est un poète idéaliste, en quête de la plus fuyante beauté dans la nature, dans les légendes de l'antiquité païenne ou chrétienne, dans les chansons populaires et la vie entière. Il poursuit son rêve avec une foi admirable dans la lumière de l'amour universel et un long appel, fervent et passionné, vers la clarté du monde et des âmes. Rien n'a pu déconcerter la souriante sérénité de ce poète, ni l'évidence de la vanité de l'aventure humaine, ni les obstacles aux plus beaux rêves de possession et de fraternité harmonieuse :

*Me penché nante l'est  
Comme l'étoile du soir  
Et je ne sais et je chante  
La certitude au l'espoir.*

N'importe ! Ne suffit-il pas de se dépasser soi-même, de voir plus haut et plus loin que l'instant éphémère. Comme sa *Sappho*, dans ce large drame lyrique où la ténacité de violettes cède à l'invité « des choses qui dérivent ». M. Vielé-Griffin semble toujours prêt à sublimer, jusque dans la mort, son merveilleux désir de noblesse unie à la haute conscience d'une œuvre désintéressée. Et songent à l'effort qui lie les travaux de l'homme, fût-il mortel ou poète, à l'accent de sa chanson, il peut se rendre entre tous ce rare témoignage de sincérité :

*Notre note aère n'a pas fléchi  
Qu'il faille d'entre chants dans l'âme qui blémit  
Nous aurons dit un vent les mots qu'il fallait dire.*

Même et surtout, ajouterai-je, quand, de 1895 à 1900 et au delà, M. Francis Vielé-Griffin, dans *L'Ermitage* ou le *Mercreur de France* ou *Verre et Prose*, a adopté une attitude assez agressive et vivement combative dans les assauts livrés au symbolisme et à sa poétique, dans ses répliques aux coups désespérés du Parnasse à l'agonie, puis aux embuscades des nouvelles écoles armées à leur tour de proclamations et de manifestations.

Hélas ! devant la ruée des générations impatientes, le poncif de l'art social, l'humanisme de M. Fernand Gregh, l'intégralisme de M. Lucien, le néo-romantisme ou le néo-classicisme, voire le régionalisme, le symbolisme devait peu à peu résigner sa suprématie sur la jeunesse. Nul effort n'était capable de le soustraire à l'évolution fatale des êtres et des choses qui ont, bien ou mal, achevé leur cycle et accompli leur destin. Du moins M. Francis Vielé-Griffin resta ferme dans ses desseins et fidèle aux anciens autels désertés. On ne le vit point faire de pallodie ou briser, iconoclaste, les dieux adorés la veille. Et Apollon, qui aime les courus religieux, vient de récompenser la noblesse d'attitude d'une vie recueillie.

Leon Bocquet.